

OLIVIER-UTARD (Françoise), Une université idéale ?  
Histoire de l'Université de Strasbourg de 1919 à  
1939

Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 548 p., ill., index des noms de personnes, 2016

**Georges Bischoff**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2646>

DOI : 10.4000/alsace.2646

ISSN : 2260-2941

**Éditeur**

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

**Édition imprimée**

Date de publication : 7 novembre 2017

Pagination : 452-455

ISSN : 0181-0448

**Référence électronique**

Georges Bischoff, « OLIVIER-UTARD (Françoise), Une université idéale ? Histoire de l'Université de Strasbourg de 1919 à 1939 », *Revue d'Alsace* [En ligne], 143 | 2017, mis en ligne le 07 novembre 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2646> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2646>

---

Tous droits réservés

Sa correspondance, classée par François Igersheim lui-même, montre qu'il possède un rayonnement et un réseau épistolaire qui dépasse largement l'Alsace. Et Simonis, dont une grande partie de la correspondance conservée a été rédigée dans le train – gratuit pour lui, car député – entre Strasbourg et Berlin et retour? Siégeant à la commission des finances selon certains auteurs, a-t-il fait bouger les lignes? De manière générale, l'Alsace n'a-t-elle été que phagocytée par le Deuxième Reich (le glacis de Bismarck tout de même court-circuité par la *Neustadt*, Saverne en 1913)? Ou, dialectiquement, a-t-elle été capable d'y prendre une place (voir les travaux de Michel Hau et Nicolas Stoskopf)? Est-elle cette « vis qui tient ensemble les différentes parties de l'Empire allemand » (*Revue d'Alsace*, n° 108, 1982, p. 166), selon la *Freie Presse* du 12 avril 1913?

Claude Muller

**OLIVIER-UTARD (Françoise), *Une université idéale? Histoire de l'Université de Strasbourg de 1919 à 1939*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 548 p., ill., index des noms de personnes**

L'Université de Strasbourg est exemplaire par ce qui fait sa singularité. Les institutions académiques qui se sont succédées au cours de ses 450 ans d'existence ont passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, si bien qu'on peut y voir une sorte de coupe stratigraphique à travers l'histoire de l'enseignement supérieur à l'échelle de l'Europe. Toutes les situations s'y retrouvent, de l'héritage médiéval, tardif, certes, mais assumé par son fondateur, Jean Sturm, aux recompositions contemporaines.

Le séquençage chronologique fait apparaître deux temps forts qui se répondent, la Kaiser Wilhelms Universität de l'annexion allemande, organisée en 1872 et dissoute, de facto, en 1918, et sa réplique française de 1919. L'une et l'autre ont mobilisé des moyens exceptionnels, dans un climat de concurrence politique autant que scientifique.

Issu d'un mémoire d'habilitation (HDR), l'ouvrage de Françoise Olivier-Utard vient combler une lacune historique particulièrement grande, malgré la visibilité qui s'attache aux vedettes de ces « vingt glorieuses » de l'entre-deux-guerres, Lucien Febvre et Marc Bloch notamment. Il se décompose en trois grandes parties qui s'imposent d'elles-mêmes, un large panorama d'abord (p. 13-143), divisé en six sections, un volet central de sept chapitres thématiques consacrés aux sept facultés (p. 145-346), puis

des annexes qui comprennent un « index biographique des universitaires », en fait un dictionnaire (p. 367-465), un dossier iconographique de 33 pièces bien légendées, et quelques documents.

La difficulté du sujet tient à sa dimension politique, à ses enjeux intellectuels, et, plus encore, à sa mémoire, car c'est effectivement celle-ci, souvent fort volatile, qui porte sa substance. De ce fait, les sources sont souvent insaisissables. Côté archives, l'auteur se limite (si l'on peut dire, car c'est un monde), à ce qui se trouve aux Archives départementales du Bas-Rhin, mais elle en tire énormément de choses. Est-ce la partie émergée de l'iceberg ? L'enquête doit être poursuivie à partir des archives centrales, à Paris – le Quai d'Orsay, probablement –, à l'étranger peut-être, dans celles des universités partenaires, et, bien entendu, mais l'enquête est très difficile, dans les papiers privés des enseignants chercheurs ou de leurs mécènes (on pense à la marquise Arconati-Visconti, récemment évoquée par Thérèse Charmasson, à Albert Kahn...). Un exemple parmi d'autres, la Bibliothèque municipale de Colmar est dépositaire de ceux de Paul Leuilliot, étudiant en Histoire au cours des années vingt, et, plus tard, secrétaire de rédaction des *Annales* : on y trouve des notes de cours de Marc Bloch. Quant à la bibliographie, alphabétique, elle aurait peut-être gagné à distinguer les publications antérieures à 1940, qui peuvent être tenues pour des sources, et les titres postérieurs. Enfin, l'auteur hésite entre des notes infrapaginales et des références succinctes données entre parenthèses, ce qui peut dérouter le lecteur.

Le premier volet du travail de F. Olivier-Utard est un exposé général qui permet de fixer les repères et de dégager des pistes de recherche : la matière est telle que chaque page pourrait donner lieu à un mémoire de master ou à une thèse. L'université libérée du 22 novembre 1919 se définit par rapport à son double – son négatif ? – allemand d'avant 1914 : elle naît dans un esprit de rupture, autour d'un cahier des charges établi dès 1915 par la Conférence d'Alsace-Lorraine, dans l'idée de servir la ville et le pays. Le rôle des universitaires français d'origine alsacienne, Paul Appell, Charles Andler, Christian Pfister *et alii* est, ici, essentiel, mais il faudrait sans doute accorder plus de place à Henri Berr, qui n'est pas seulement un témoin, en tant que correspondant de Lucien Febvre, mais surtout un inspirateur : on serait tenté d'y voir l'idéologue de la nouvelle université de Strasbourg.

Le démarrage institutionnel de celle-ci bénéficie d'appuis exceptionnels, en France comme à l'étranger, dans la mouvance républicaine aussi bien que dans les milieux d'affaires ; les Amis de l'Université sont

présidés par Raymond Poincaré. Cette synergie se traduit par des moyens sans équivalent, qu'il faudrait peut-être analyser dans la durée, et si possible sous la forme de graphiques (l'évolution des budgets d'investissement et de fonctionnement fait défaut). Ce mode de représentation aurait l'avantage de mieux visualiser ce qui change : ainsi, la statistique des étudiants, un peu plus d'un millier à l'ouverture, trois fois plus dix ans plus tard, est-elle donnée sous la forme d'un tableau bien moins parlant que les graphiques en colonnes proposés par l'auteur à propos des étudiants étrangers (p. 69-70). La même remarque vaut pour l'excellent chapitre consacré aux étudiantes, qui forment 40% des effectifs dès 1922 (p. 73-94).

454

Traités séparément, le rayonnement de l'Université et les réseaux de sociabilité de ses membres auraient sans doute pu être regroupés dans un même chapitre compte tenu des connexions et des interférences qui s'y croisent.

Malgré un décalage culturel – la langue, pour beaucoup, les options politiques – le corps professoral ne fonctionne pas en hors sol et s'investit dans des « extensions universitaires » : sa présence s'exprime dans l'espace public, avec des manifestations comme le centenaire de Pasteur (1923, p. 98, qui justifierait pleinement une monographie) et celui de Goethe, neuf ans plus tard, ou d'autres interventions, y compris au plan politique. Une figure comme celle d'Edmond Rothé, ami de Léon Blum, qui mobilise ses collègues contre la montée du fascisme (p. 119-123) est tout à son honneur – d'autant que certains mouvements étudiants subissent déjà la contagion de celui-ci, et la pire (p. 135, p. 141). Malgré leur patriotisme et leurs préventions contre l'Allemagne, ces professeurs ne sont pas des missionnaires armés et s'efforcent, parfois maladroitement, de réintégrer l'Alsace dans la communauté nationale française. C'est pourquoi, on a de la peine à prendre pour argent comptant les propos de Lucien Febvre sur « l'état de stupidité de ce pauvre peuple d'Alsace » (p. 117) « après trente ans de domination allemande » (« le dernier des paysans bas-breton, quel aristocrate auprès de ces paysans d'Alsace, et quel civilisé ! »).

Vitrine de l'Université française, Strasbourg se projette dans un environnement différent, européen voire mondial en jouant sur sa relation privilégiée avec Paris. Sa dimension internationale défie évidemment l'université allemande, ostracisée au lendemain de la Grande Guerre, et tisse une sorte de réseau d'alliances de revers dont rend compte la liste, très politique, des docteurs honoris causa de la période (qui aurait pu être cartographiée, p. 110, Anglais et Belges en tête, Europe centrale en bonne place).

De ce fait, les carrières universitaires strasbourgeoises se placent souvent dans un cursus prestigieux : la génération qui fait l'ouverture de 1919 (p. 44, à cartographe) est majoritairement issue d'universités de province ; la Sorbonne ou le Collège de France constituent la dernière étape. Les matériaux réunis par Françoise Olivier-Utard annoncent des analyses plus fines, qui pourront faire l'objet d'un autre livre : et en effet, si le mode de reproduction académique et les stratégies personnelles sont susceptibles d'être modélisés, il n'en est pas moins vrai que l'histoire intellectuelle doit rester au premier plan.

Les sept chapitres monographiques correspondant aux facultés vont évidemment dans ce sens, tout comme les notices biographiques des enseignants chercheurs établies à partir de leurs dossiers personnels. Cette masse documentaire est agencée de la manière la plus simple, et, partant, la plus efficace : si elle nécessite des corrections de détail<sup>1</sup> souvent imputables à l'imprécision des sources, cela n'a guère de conséquences. Le guide historique proposé par Françoise Olivier-Utard va rendre de grands services aux chercheurs, et l'on attend avec impatience qu'il fasse école en amont et en aval, où il n'existe encore rien de tel.

Georges Bischoff

**SCHNITZLER (Bernadette), HAEGEL (Olivier) et GRANDHOMME (Jean-Noël), *Mourir pour la patrie? Les monuments aux morts d'Alsace-Moselle*, Lyon, Éditions Lieux Dits, « Clefs du patrimoine Grand Est, n° 2 », 2016, 112 p.**

Depuis la thèse pionnière d'Antoine Prost sur *Les anciens combattants et la société française, 1914-1939* (1977) et sa contribution aux *Lieux de Mémoire* en 1984, les études départementales et locales sur les monuments aux morts se sont multipliées dans toute la France. En Alsace-Moselle, des centaines de monuments aux morts ont fait l'objet de dossiers documentaires réalisés par les étudiants en histoire de l'université Marc Bloch de Strasbourg

1. Ainsi, dans la liste des thèses soutenues, p. 485-501, il manque le nom des directeurs concernés et un certain nombre de noms sont mal orthographiés (ou dépourvus de prénoms : par exemple, *Paul Lévy*, et non *Levi*, *Jacques Hatt* au lieu de *Guillaume*, *Annette Barthelmé*, *Lucien Sittler*. Ailleurs, entre autres petites scories, on rappellera que *Laurent-Atthalin* est un nom double.